

—Ah ! mylord, dit le visiteur après un long silence et en joignant les mains, tandis que son regard restait attaché sur le quaker, je voudrais être riche comme Crésus et puissant comme un roi pour vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat en comblant mes enfants de vos bienfaits. Mais, hélas ! je ne possède qu'un bien modeste avoir ! Je ne puis, en échange de votre magnanimité, que vous offrir ma vie ; elle vous appartient désormais, mylord, et je serais heureux de trouver une occasion de mourir pour vous.

—Je n'ai fait, monsieur, dit le quaker, que remplir le devoir imposé à tout homme sur la terre, Dieu ne nous a-t-il pas commandé de venir en aide à notre prochain ? Si j'ai pris soin de vos enfants, de leur éducation, la certitude d'avoir bien agi est pour moi une récompense suffisante. L'attachement que vos enfants ont pour moi m'a déjà payé avec usure de tout ce que j'ai pu faire pour eux.

—Oh ! ne parlez pas ainsi, s'exclama Virginie en se tournant vivement vers sir Richard. Notre attachement n'a pas seulement existé dans le passé, il existera à jamais ! Dieu nous rend le père qui nous a donné la vie, il ne nous enlève pas celui qui nous a donné le bonheur. Au lieu d'un, nous en aurons deux.

Et, posant doucement sa main sur l'épaule du quaker, elle lui adressa un regard d'ineffable pitié filiale où passait tout ce qui tressaillait en ce moment dans son âme.

—Je sais bien, reprit don Santos, que mes enfants, après avoir été tant d'années habitués à vivre avec leur généreux protecteur, éprouveront quelque chagrin à s'éloigner de lui.

Il s'arrêta pour juger de l'impression produite par cette phrase prononcée lentement et presque scandée, mais sans paraître remarquer que le visage de la jeune fille s'était tout à coup couvert de pâleur.

—Mais vous avez appris à mes enfants, mylord à se montrer raisonnables. Et puis, si je ne suis, en somme qu'un obscur marchand ambulante je n'ai pas à rougir de mon humilité. J'ai gagné mes douze mille réaux de rente à la sueur de mon front, et j'en ai amassé juste assez pour avoir ma maisonnette à moi avec un jardin.

Virginie ne répondit point. Elle regardait alternativement sir Richard et Horace, se sentant intimidée, sans pouvoir préciser la cause de son trouble.

Le quaker fixa profondément les yeux sur don Santos.

—Ces paroles semblent indiquer, monsieur, dit-il, que vous avez l'intention d'emmener vos enfants ?

—En pouvez-vous douter, mylord ? N'ai-je pas été séparé d'eux pendant seize ans et demi ; et maintenant qu'ils sont là...

—Votre pensée et votre désir sont tout naturels. Mais vous comprendrez que je me suis accoutumé à être entouré de vos enfants et ce que j'ai fait pour eux me donne peut-être le droit de réclamer une faveur.

Don Santos ouvrit la bouche sans parler, comme fait un homme qui ne comprend pas bien ce qu'on veut lui dire.

Virginie eut un mouvement de joie ; elle devinait la signification de cette demande.

—Votre fils, continua sir Richard en désignant le peintre, est sur le point d'épouser la fille du duc de Balboa.

—La fille d'un duc ! s'exclama le colporteur avec une démonstration de stupéfaction et de ravissement. La fille d'un duc épouser mon fils ! Ah ! c'est trop d'honneur pour nous !

—C'est un mariage qui doit assurer le bonheur de votre fils. Je donne à mon cher Murillo quatre millions de réaux, le duc mettra deux cent mille duros dans la corbeille de noces de sa fille, et, ce qui vaut mieux que tout cela, les deux futurs s'aiment sincèrement.

—Bravissimo ! s'écria le colporteur en se frottant les mains en signe de joie.

—Le lendemain du mariage, poursuivit sir Richard, je quitterai l'Espagne. Ce que j'ai à vous demander, c'est de laisser Virginie et Horace prolonger jusqu'à cette époque leur séjour chez moi.

Une grosse larme roula sur la joue du quaker. Don Santos était resté muet et pensif. Il

était visible que la sollicitation de sir Richard contrariait ses plans. Cependant son hésitation ne fut pas de longue durée.

—Encore une fois, mylord, dit-il, je n'ai rien à vous refuser. Mon fils peut rester avec vous aussi longtemps qu'il vous plaira ; et, une fois marié, il sera libre de s'établir où il lui conviendra. Je me contenterai d'emmenager ma fille.

Virginie garda le silence.

—Rien ne me semble plus juste, dit le quaker, mais je vous ai déjà annoncé que mon départ aura lieu avant la fin de ce mois. Nous y touchons presque et je ne crois pas épuiser votre patience en vous priant d'ajourner votre retour chez vous. D'ailleurs ma maison sera la vôtre.

Don Santos eut un geste de résistance qu'il corrigea presque aussitôt et fit visiblement un effort sur lui-même ;

—Je m'en rapporte à ma fille, dit-il.

Sans doute il espérait que Virginie, n'écoulant que l'amour filial, protesterait contre ce délai, mais la jeune fille répondit d'une voix très douce :

—Ce que désire notre bienfaiteur me paraît trop légitime pour ne pas y accéder, mon père. Du reste, nous ne serons pas séparés. Vous resterez avec nous toute la journée.

Sir Richard la remercia d'un regard.

Don Santos Alfaro baissa la tête.

Une demie heure après, il se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Fin de la troisième partie

QUATRIÈME PARTIE

I.—UNE PISTE

Onze heures du matin venaient de sonner à la pendule du cabinet attenant à la chambre à coucher du duc de Balboa. Anita, qui s'était installée dans cette pièce depuis la maladie de don Alexandre, était assise sur un sofa, tenant à la main un livre qu'elle ne lisait pas.

Son cœur battait violemment. L'orage qui s'amassait sur la tête de son père lui causait une indicible et perpétuelle épouvante. Elle en voyait l'approche imminente et ne séparait pas son sort de celui du duc.

Ses yeux se fixaient désespérément sur le cadran de la pendule. Chaque mouvement des aiguilles la faisait frémir. Chaque minute qui s'écoulait abrégait, en effet, le délai accordé par don Carlos, et, ce délai expiré, la vengeance du colonel suivrait irrémédiablement son cours.

Les pensées se pressaient dans le cerveau de la pauvre jeune fille. Bien des fois, depuis la scène de la veille, son âme effarée s'était élancée vers Dieu, le suppliant de lui venir en aide. Pour accomplir la mission presque impossible qu'elle avait acceptée, elle était prête à tous les sacrifices. Elle eut, en cet instant même, donné sa vie pour sauver son père.

Peu à peu il lui sembla que la miséricorde divine exauçait sa prière. Il y avait comme une vive lumière qui pénétrait dans son esprit. Une force, qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors, soutenait son courage et affermissait sa raison. Ses idées, d'abord confuses, s'ordonnaient. Elle se sentait armée tout à coup d'une vigueur de logique avec laquelle, vaillamment, dans son fort intérieur, elle combattrait les assauts de la fatalité.

Maintenant elle maîtrisait ses angoisses, et elle parvenait à raisonner froidement la situation. Elle considérait les faits avec calme, elle en étudiait l'enchaînement, et marchant de déductions en déductions, elle apercevait une issue à l'affreuse impasse où elle s'était crue tout d'abord enfermée impitoyablement.

Ce n'était, à vrai dire, qu'une très faible et très incertaine lueur d'espoir, vacillant au fond des ténèbres et si lointaine que peut-être elle ne pourrait l'atteindre. Mais elle n'en remerciait pas moins de toute l'effusion de son cœur la Providence qui lui apportait ce secours de la confiance. Et comme le naufragé s'accroche à une frêle planche avec l'énergie surhumaine que donne l'effroi de la mort, elle luttait avec une opiniâtreté héroïque contre le péril qui, dans le

premier moment de terreur, lui avait paru inélectable.

—Don Pablo, se disait-elle, possède tous les secrets de mon père. Il doit savoir qui a enlevé les enfants et il ne refusera peut-être pas de me le dire. Seulement, comme il ne cache rien au duc, il s'empressera de lui apprendre que je suis instruite de tout, et mon père, ne pouvant survivre à l'idée d'avoir à rougir devant moi de son passé, mettra fin à sa honte par le suicide, sans penser que Dieu lui demandera compte de cet acte criminel. Interroger don Pablo serait donc provoquer un malheur pour en conjurer un autre.

Mais don Pablo n'est pas le seul qui connaisse l'auteur de l'enlèvement. Cet homme dont j'ai écouté l'entretien avec mon père, et qui se fait appeler Santiago Gomez y Ruiz quoiqu'on le nomme Genaro, n'a-t-il pas affirmé qu'il était en mesure de mettre le duc à l'abri des poursuites du colonel ? Il a demandé cent mille francs pour exécuter son plan. Cette somme énorme, le duc l'a refusée : je la promettrais.

Une fois ce dessein arrêté, toutes ses réflexions s'étaient concentrées sur les moyens d'en assurer et d'en hâter la réalisation. Il fallait sans tarder s'entendre avec Genaro ; mais qui lui donnerait, à elle, l'adresse de cet inconnu ? A qui se confierait-elle pour l'obtenir ? Une jeune fille du grand monde ne pouvait évidemment se livrer seule à ces investigations. Elle avait besoin d'un allié sûr et habile, et cet allié ne pouvait être qu'un homme. Cette difficulté, à première vue insurmontable, n'allait-elle point anéantir tous ses efforts, toutes ses combinaisons ?

Tandis qu'elle torturait vaie ment son imagination pour triompher de cet obstacle, Rosita, entrée depuis quelques minutes, la contemplait silencieusement et lisait sur les traits bouleversés de sa jeune maîtresse la poignante tristesse qui l'accablait.

Tout à coup Anita, s'arrachant à ses pensées, leva la tête et son regard demeura attaché sur les yeux de la soubrette.

—Rosa, dit-elle, je cherche, sans le trouver, parmi les gens de service qui nous entourent ici, quelqu'un dont la discrétion et la loyauté soient absolument inflexibles, qui sache et veuille s'acquiescer avec une conscience inébranlable d'une tâche délicate et l'accomplisse avec sagacité et promptitude.

La soubrette porta la main à son menton et prit une attitude réfléchie.

—Puisque la senorita me demande un conseil, fit-elle, je lui dirai que dans tout le palais, il n'y a que José qui réponde à ces conditions. Il est homme de bien, dévoué, prudent, avisé, et il se jeterait au feu pour vous rendre service.

—Tu as raison, je ne songeais pas à lui, et j'étais ingrate sans le vouloir, car mon père m'a plus d'une fois parlé des qualités de José, en me le signalant comme un héros du devoir. Va le prévenir que je le demande sur-le-champ.

Quelques instants plus tard, le fidèle serviteur était devant la senorita, qu'il écoutait respectueusement.

—José, demanda la jeune fille, combien avez-vous d'enfants ?

—Quatre, senorita, le plus vieux vient d'avoir douze ans.

—Et vous les aimez beaucoup ?

—Si je les aime, senorita ! Dieu ne me les a-t-il pas donnés pour les entourer de toute ma sollicitude et de toute mon affection ?

—Je n'attendais pas d'autre réponse de vous. Mais l'avenir de vos enfants doit vous préoccuper. Le duc de Balboa, mon père, paie bien tous ceux qui le servent ; seulement une famille nombreuse est toujours une lourde charge pour qui n'a d'autre ressource que son salaire.

(A suivre)

NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman illustré, actuellement en cours de publication à Paris.

C'est une œuvre patriotique de la plus haute valeur et du plus puissant intérêt, qui est appelée à avoir un immense succès parmi nos lecteurs.